

Si l'on convoque la représentation du chien dans l'art du XX<sup>ème</sup> siècle, de nombreuses images surgissent à la mémoire : des scènes de chasse, le dessin du teckel stylisé de Picasso (1907), la fougue des mouvements flous du chien de Giacomo Balla (1912), la sculpture du chien errant de Giacometti (1951), jusqu'au grandiloquent *Puppy* de Jeff Koons, (1992), gardien fleuri du musée de Bilbao. Et si Gilles Deleuze reprochait principalement aux chiens leurs aboiements idiots, la honte du règne animal disait-il, Virginia Woolf dans son roman *Flush* (1933), accorda quant à elle une véritable pensée à un cocker. Parce qu'il accompagne l'homme, l'image que nous nous faisons du chien s'accorde bien souvent sur une alliance effective et rassurante entre la sauvegarde (chien de garde, garant de la justice) et la douceur (présence familière symbolisant le confort et le bien-être).

La figure du chien, récurrente dans le travail de Josquin Gouilly Frossard, ravive tout à la fois les représentations ici brièvement décrites tout en convoquant des formes connues de la culture vernaculaire par l'utilisation de répliques de chiens à échelle 1, ceux-là même qui sont présents dans les jardins des banlieues pavillonnaires. Cependant, ces modèles en résine de lévrier, de boxer et de caniche sur lesquels JGF agit, sont, à contrario du geste d'appropriation duchampien, des objets manipulés, surinvestis d'actions et de gestes qui, aussi simples soient-ils, nous engagent dans un questionnement sur l'art. C'est avec ce chien « générique » qui s'impose comme le vecteur d'un possible dialogue avec l'art que JGF se risque à problématiser les liaisons qui l'obstinent, à savoir les jonctions entre les différents médiums qui traversent l'art et plus précisément sa propre pratique dans laquelle s'intriquent photographie, peinture, objets.

C'est ainsi que *Kléber*, (2014), se voit entièrement recouvert de projections de peinture. Pigments sur chien donc, pour cette première peinture revendiquée comme telle par JGF dont l'action, filmée a également sa propre autonomie. Différemment d'un Bertrand Lavier qui recouvra à partir des années 70 des objets de consommation d'une épaisse couche de peinture, la picturalité de *Kléber* fraye plutôt du côté de l'*action painting* tant la matière et les coulures semblent assigner ce chien à une histoire toute puissante de la peinture. C'est par le truchement d'un geste de pure énergie, direct et physique comme un

coup de poing adressé au médium mais aussi à la figure que JGF place le spectateur devant cet état de fait, ce constat désopilant d'un chien qui reste digne mais englué et dégoulinant de peinture. Et, si à sa vue, on est amené à sourire, c'est précisément parce que l'on prend immédiatement conscience de la pesanteur de l'histoire de l'art et que cette « sculpture-peinture » ou « peinture-sculpture » possède une véritable réversibilité.

Un précipité de couleurs que JGF renouvellera avec *Caniche*, (2014), un caniche en résine qui lui a été donné comme on offrirait le chien d'une portée. Cette seconde tentative qui nous fait dire qu'il s'agit à présent de vérifier, qu'en changeant de modèle, de tonalités et donc presque d'interlocuteur, la peinture pourrait advenir une seconde fois. Et si la tentation du développement d'une série pourrait s'envisager avec ce deuxième chien, il n'en est finalement rien car les circonstances feront le reste.

Alors qu'il commande un lévrier de même facture, l'objet arrive avec une patte cassée. L'accident prend le pas sur la décision de peindre l'objet à nouveau. Ce chien estropié et scindé en deux parties - d'un côté, un corps intact et de l'autre, sa patte cassée - devient désormais un prétexte pour entamer un nouveau type de dialogue avec / sur la peinture. En négociant avec les contingences que le hasard lui a indiqué, JGF réalise deux sculptures distinctes : *La patte*, (2015), la patte cassée du chien fixée au mur dans son exposition personnelle à Palette Terre, une critique de la qualification usuelle de « patte de l'artiste » ; et, *Je m'en moque*, (2015), le chien estropié se regardant dans un miroir, attitude venant ainsi compenser l'incapacité du chien / du peintre qui aurait perdu « sa patte », son style. Une forme d'amusement sur l'image de l'artiste et un jeu réflexif sur le médium qui nous indique que la relation à l'art telle que l'envisage JGF, doit être aussi fidèle, constante et fougueuse que le chien le serait avec son maître et, qu'une réconciliation joyeuse et décomplexée avec tous les médiums s'envisagerait tel un compagnonnage loyal et juste, y compris avec ses aléas, voire ses handicaps.

A la suite, arrive *Le gris*, (2015), un autre chien que JGF semble vouloir soigner de son atrophie précédente en le bandant, l'entourant d'un onguent de peinture et de plâtre, comme pour le protéger d'une nouvelle mutilation. Figé et momifié, ce troisième chien plutôt gris, atteste donc d'une réparation mais aussi d'une quasi disparition de sa propre figure et, son immobilité renforcée, d'un *statu quo* dans son dialogue avec la peinture. Une décision de sculpture, dirons-nous.

Les différents états assignés à la figure du chien dans le travail de JGF permettent d'avancer quelques hypothèses sur l'expérimentation singulière qui est la sienne et notamment sur les déplacements et les translations qu'il opère avec les matériaux et les médiums. L'objet devient peinture, la peinture devient sculpture et la peinture comme la sculpture adviennent en tant qu'actions. Et, ce chien absorbant et protéiforme, dans un face à face avec le spectateur ou avec lui-même, questionne avec humour la place de l'artiste, celle du regardeur dans leur relation dialogique et triangulaire avec l'œuvre. Cette pratique désinhibée et transversale de l'art consistant à s'allier tous les médiums et toutes les formes à disposition avec une certaine désinvolture, entretient également une forme de dérision à l'histoire de l'art, s'autorisant des acoquinements audacieux et des jeux avec ses propres gimmicks.

Maëlle Dault

Maëlle Dault est chargée des expositions au Frac île-de-France Le plateau. Elle est également commissaire d'exposition indépendante.